Le cruel empereur ou la femme fidèle

La famille Meng planta un jour **une courge\*** le long du mur de son jardin. La **floraison\*** fut magnifique et d'une fleur naquit un fruit exceptionnellement gros. Lorsqu'il arriva **à maturité \***, d'un joli jaune d'or, la famille Meng décida de le cueillir. Mais en coupant le fruit, quelle ne fut pas la surprise des Meng de trouver en son coeur une adorable petite fille.

Ils décidèrent de l'élever et la baptisèrent du nom de Djang.

Les Meng vivaient sous le règne de l'empereur Shihuang, célèbre pour son injustice et sa cruauté. Craignant les Huns qui ne lui laissaient pas de **répit\*** et las de leurs invasions **incessantes \***, l'empereur décida de construire un mur le long de la frontière nord de la Chine. Hélas ! les architectes n'étaient guère brillants et à peine avait-on terminé une partie du mur qu'une autre s'écroulait. Les années passaient et le mur n'était toujours pas terminé.

Un jour, un sage du royaume vint trouver l'empereur et après s'être incliné respectueusement devant lui, il dit : « Sire, on ne peut construire un mur devant s'étendre sur dix mille lieues de longueur sauf si dans chaque bloc on enferme un homme. L'esprit de l'homme veillera alors sur ce bloc et le mur deviendra **indestructible \***.»

L'empereur, qui ne se souciait guère de son peuple, trouva l'idée excellente et décida de la mettre en oeuvre immédiatement. Dans chaque région, chaque ville, chaque maison, ce fut l'horreur. Des hommes, des jeunes filles, des garçonnets furent saisis et **emmurés\*** vivants.

Un autre sage du royaume vint trouver l'empereur et après s'être incliné respectueusement devant lui, il dit : « Sire, votre façon d'utiliser le peuple pour édifier votre mur terrifie le pays tout entier. Il se pourrait qu'il se révolte avant même que le mur ne soit terminé. Mais j'ai peut-être la solution. Un homme nommé Wan demeure **non loin\*** du palais. Or, vous n'êtes pas sans savoir que Wan signifie « dix mille ». Si vous prenez cet homme, il suffira à lui seul pour dix mille hommes puisque Wan — dix mille — est son nom. »

L'empereur se réjouit de cette sage parole et ordonna d'aller chercher ce Wan et de le conduire au mur. Prévenu par des amis, le jeune homme prit la fuite. Après avoir couru fort longtemps, il finit par se réfugier dans un jardin où les grandes feuilles d'un bananier paraissaient une cachette idéale.

Or, ce jardin n'était autre que celui des Meng. Un soir, alors que la lune était pleine, la belle Djang, devenue une superbe jeune femme, descendit dans le jardin. Wan l'aperçut et aussitôt, il en tomba **éperdument\*** amoureux. Il descendit de sa cachette et lui demanda de devenir sa femme.

Djang accepta et ils se marièrent dès le lendemain.

Ils étaient en train de célébrer joyeusement leurs noces lorsque les soldats de l'empereur **firent irruption\*** dans le jardin et s'emparèrent de Wan qu'ils emmenèrent près du mur. Restée seule, Djang Meng était profondément malheureuse. Même si son union avait été de très courte durée, elle pensait à son époux avec **nostalgie\*** et sentait au fond de son coeur un amour sincère, véritable et immense.

Désespérée, elle décida de partir à la recherche du corps de son mari. Elle affronta les éléments : la pluie, la neige, les brûlures du soleil. Elle traversa les plaines et les montagnes, les fleuves et les lacs et parvint au prix de grandes souffrances et de fatigues au pied du mur. Devant un **édifice\*** aussi immense, elle se demandait comment retrouver les restes de son bienaimé.

Découragée, elle s'assit sur une pierre et se mit à pleurer. Le mur, ému par tant de chagrin, s'écroula, laissant apparaître les os de Wan.

L'empereur ne fut pas long à apprendre l'histoire de la femme qui avait cherché son époux **par monts et par vaux\*** ainsi que l'effondrement de son mur. Intrigué, il vint en personne voir Djang, et éperdu d'admiration devant sa beauté, il lui demanda de devenir impératrice.

Djang savait qu'elle ne pouvait résister à la volonté de l'empereur. Elle posa diverses conditions pour cette union : une fête des morts de quarante-neuf jours devait être célébrée à la mémoire de son époux ; l'empereur et tous les sujets de la cour devaient prendre part aux **funérailles \***, une terrasse devait être construite sur les rives du fleuve. L'empereur accéda à toutes ses demandes tant il voulait qu'elle devienne son épouse.

Lorsque la terrasse fut prête, Djang y monta et, à la **stupéfaction\*** de tous, **maudit** à haute voix l'empereur Shihuang d'avoir été si cruel et si injuste.

L'empereur ne dit rien. Les sujets qui entendaient ces paroles étaient **sidérés\*,** mais au fond d'eux ils approuvaient les propos de la jeune femme. Lorsqu'elle eut terminé **sa tirade \***,

Djang plongea du haut de la terrasse dans le fleuve. L'empereur entra alors dans une terrible colère, ordonnant à ses soldats de repêcher son corps et de le couper en petits morceaux. Les soldats s'exécutèrent immédiatement mais tous les morceaux se transformèrent en poissons d'or et c'est à travers eux que l'âme de la fidèle Djang continue à vivre pour toujours.

**Courge :** *Gros fruit de forme ronde et de couleur orange*

**Floraison :** *Moment ou la fleur sort de son bourgeon.*

**Maturité :** *Moment où l'on peut cueillir le fruit*

**Répit :** *Pause, repos.*

**Incessantes :** *Qui ne s'arrêtent jamais*

**Indestructible :** *Qu'on ne peut pas détruire*

**Emmuré :** *Enfermé dans un mur.*

**Non loin :** *Tout près*

**Éperdument :** *Beaucoup, énormément*

**Faire irruption :** *Arriver sans prévenir*

**Nostalgie :** *Tristesse en se souvenant du passé.*

**Édifice :** *Bâtiment.*

**Par monts et par vaux :** *Partout.*

**Funérailles :** *Cérémonie organisée quand quelqu'un meurt.*

**Stupéfaction :** *Étonnement.*

**Maudire :** *détester, dire de méchantes choses sur quelqu'un.*

**Sidéré :** *Très très étonné.*

**Tirade :** *Discours.*

Le tigre, le brahmine et le chacal

**U**n jour, **un brahmine\*** traversait un village de l'Inde. Il faut savoir qu'un brahmine est un Hindou qui ne fait jamais de mal aux animaux, et qui les traite en frères. Donc, un jour, le brahmine traversait un village lorsqu'il vit sur le bord de la route une grande cage de bambou, et dans cette cage, il y avait un énorme tigre, que les villageois avaient pris dans un piège et enfermé là pour le vendre à **une** **ménagerie \***, parce qu'il dévorait tous leurs moutons.

« Frère brahmine, frère brahmine, dit le tigre, ouvre la porte et laisse-moi sortir un peu pour aller boire. J'ai tellement soif, et il n'y a pas d'eau dans ma cage.

— Mais, frère tigre, dit le brahmine, si j'ouvre la porte, tu me sauteras dessus et tu me mangeras ?

— Que vas-tu penser là ? demanda le tigre. Jamais de la vie je ne ferais une chose pareille ! Fais-moi sortir juste une petite minute, pour chercher une goutte d'eau, frère brahmine ! »

Le brahmine ouvrit la porte de la cage et laissa sortir le tigre, mais, dès que celui-ci fut dehors, il sauta sur le brahmine pour le manger. « Frère tigre, dit le pauvre brahmine, tu m'as promis de ne pas me manger, ce que tu fais là n'est ni honnête ni juste !

— Au contraire, c'est tout à fait honnête et juste, dit le tigre, et quand bien même il en serait autrement, ça m'est égal. Je vais te manger. » Mais le brahmine supplia tellement le tigre que celui-ci finit par **consentir\*** à attendre jusqu'à ce qu'ils eussent consulté les cinq premières personnes qu'ils rencontreraient.

**L**a première chose qu'ils virent sur le bord du chemin fut **un grand figuier banian \***.

« Frère banian, dit le brahmine, est-il juste et honnête que le tigre veuille me manger après que je l'ai fait sortir de sa cage ? » Le figuier banian les regarda, et dit d'une voix lasse : « Pendant l'été, quand le soleil est brûlant, les hommes viennent s'abriter à mon ombre et se rafraîchissent avec mes fruits mais, quand le soir vient et qu'ils sont reposés, ils cassent mes branches et éparpillent mes feuilles.

L'homme est une race **ingrate \***. Que le tigre mange le brahmine. »

Le tigre sauta sur le brahmine, mais celui-ci cria : « Pas encore ! pas encore ! Nous n'en avons vu qu'un ! Il y en a encore quatre à consulter. »

**U**n peu plus loin, ils virent un buffle couché en travers du chemin. Le brahmine s'arrêta et lui dit : « Frère buffle, oh ! frère buffle, est-ce qu'il te semble honnête et juste que ce tigre veuille me manger, quand je viens juste de le faire sortir de sa cage ? » Le buffle les regarda, et dit d'une voix basse et profonde :

« Quand j'étais jeune et fort, mon maître me faisait travailler dur, et je le servais bien. Je portais de lourds **fardeaux \***, et je traînais de grandes charrettes.

Maintenant que je suis vieux et faible, il me laisse sans eau et sans nourriture pour que je meure sur le chemin. Les hommes sont ingrats. Que le tigre mange le brahmine. »

Le tigre fit un bond, mais le brahmine dit très vite : « Oh ! Mais, ce n'est que le deuxième, frère tigre, et tu m'en as accordé cinq ! » Le tigre **grommela\*** beaucoup, mais consentit à aller un peu plus loin.

**B**ientôt, ils virent un aigle planant au-dessus de leurs têtes, et le brahmine l'implora : « Oh ! frère aigle, frère aigle ! Dis-nous s'il te semble juste que ce tigre veuille me manger, après que je l'ai délivré d'une terrible cage ? » L'aigle continua à planer lentement pendant quelques instants, puis il descendit et parla d'une voix claire : « Je vis dans les nuages, et je ne fais aucun mal aux hommes. Cependant, toutes les fois qu'ils peuvent trouver mon aire, ils tuent mes enfants et me lancent des flèches. Les hommes sont une race cruelle. Que le tigre mange le brahmine. »

Le tigre sauta de nouveau, et le brahmine eut bien de la peine à le persuader d'attendre encore. Il y consentit pourtant et ils continuèrent leur chemin.

**U**n peu plus loin, ils virent un vieux crocodile, à demi enterré dans la vase, près de la rivière. « Frère crocodile, frère crocodile, dit le brahmine, est-ce que vraiment il te semble juste que ce tigre veuille me manger, alors que je l'ai délivré de sa cage ? » Le vieux crocodile se retourna dans la vase, et grogna, et souffla, après quoi, il dit, de sa **voix éraillée\*** : « Je reste tout le jour couché dans **la vase \***, aussi innocent qu'une colombe. Je ne chasse pas les hommes, et pourtant, toutes les fois qu'un homme me voit, il me jette des pierres et me pique avec des bâtons pointus, en m'insultant. Les hommes ne valent rien. Que le tigre mange le brahmine.

— En voilà assez, dit le tigre, tu vois bien qu'ils sont tous du même avis. Allons !

— Mais il en manque un, frère tigre, dit le pauvre brahmine, plus qu'un, le cinquième ! Le tigre finit par consentir, bien malgré lui.

**B**ientôt ils rencontrèrent un petit chacal, trottant gaiement sur la route. « Oh ! frère chacal, frère chacal, dit le brahmine, dis-nous ce que tu penses ! Est-ce que vraiment tu trouves juste que ce tigre veuille me manger, après que je l'ai délivré de sa cage ?

— Plaît-il ? demanda le petit chacal.

— Je dis, répéta le brahmine en élevant la voix, crois-tu qu'il soit juste que ce tigre me mange, quand c'est moi qui l'ai fait sortir de sa cage ?

— Cage ? répéta le petit chacal d'un ton distrait.

— Oui, oui, sa cage, dit le brahmine. Nous voulons connaître ton avis. Penses tu…

— Oh ! dit le petit chacal. Vous voulez avoir mon avis ? Alors, je vous prierai de parler bien distinctement, car je suis quelquefois assez lent à comprendre. De quoi s'agit-il ?

— Penses-tu, dit le brahmine, qu'il soit juste que ce tigre veuille me manger, quand c'est moi qui l'ai fait sortir de sa cage ?

— Quelle cage ? demanda le petit chacal.

— Celle où il était, dit le brahmine. Tu vois bien…

— Mais je ne comprends pas bien, interrompit le petit chacal. Tu dis que tu l'as délivré ?

— Oui, oui, oui, dit le brahmine. C'est arrivé comme ça : je marchais le long de la route, et je vis le tigre…

— Oh ! ma tête ! dit le petit chacal. Je ne pourrai jamais rien comprendre, si tu commences une si longue histoire. Il faut parler plus clairement. Quelle sorte de cage ?

— Une grande cage ordinaire, dit le brahmine, une cage en bambou.

— Ça ne me dit rien du tout, fit le petit chacal. Vous feriez mieux de me montrer la chose, alors, je comprendrai tout de suite. » Ils rebroussèrent chemin et arrivèrent à l'endroit où se trouvait la cage.

**« À** présent, voyons un peu, dit le petit chacal. Frère brahmine, où étais-tu placé ?

— Juste ici, sur la route, dit le brahmine.

— Tigre, où étais-tu ? dit le petit chacal.

— Eh bien ! dans la cage, naturellement, dit le tigre, qui commençait à s'impatienter, et qui avait bien envie de les manger tous les deux.

— Oh ! je vous demande pardon, monseigneur, dit le petit chacal. Je suis vraiment bien peu intelligent. Je ne peux pas me rendre compte. Si vous vouliez bien…

Comment étiez-vous dans cette cage ? Dans quelle position ?

— Idiot ! Comme cela ! dit le tigre, en sautant dans la cage ; là, dans ce coin, avec la tête tournée de côté.

— Oh ! merci, merci, dit le petit chacal. Je commence à y voir clair, mais, il y a encore une chose, pourquoi y restiez-vous ?

— Ne peux-tu pas comprendre que la porte était fermée ? hurla le tigre.

— Ah ! la porte était fermée ? Je ne comprends pas très bien. La… porte… était… fermée ?… Comment était-elle fermée ?

— Comme cela, dit le brahmine en poussant la porte.

— Ah ! comme cela ? Très bien, dit le petit chacal. Mais, je ne vois pas de serrure.

Ce n'est pas très solide. Pourquoi le tigre ne pouvait-il pas sortir ?

— Parce qu'il y a un verrou, dit le brahmine en poussant le verrou.

— Ah ! il y a un verrou ? dit le petit chacal. Vraiment ? Il y a un verrou ? Eh bien !

Mon bon ami, dit-il au brahmine, maintenant que le verrou est poussé, je vous conseille de le laisser comme il est. Et pour vous, monseigneur, continua-t-il en s'adressant au tigre, plein de fureur, je crois qu'il se passera un certain temps avant que vous ne trouviez quelqu'un d'autre pour vous ouvrir. »

Et, se tournant vers le brahmine, il lui fit un profond salut.

« Adieu, frère, dit-il. Votre chemin va par ici, et le mien va par là. Bonne journée ! »

**Un brahmine** *est un prêtre de la religion hindoue, la religion des Indiens.*

**Une ménagerie** *est un lieu où sont rassemblés des animaux.*

**Consentir :** *accepter, donner son accord.*

**Un grand figuier banian** *est un très grand arbre présente en Inde.*

**Ingrat :** *quelqu'un de désagréable alors qu'on lui a fait de bonnes choses.*

**Fardeau :** *une lourde charge à porter.*

**Grommeler :** *parler sans que les autres comprennent.*

**Voix éraillée :** *une voix rauque, abîmée.*

**La vase :** *de la boue.*

Le grand-père qui faisait fleurir les arbres

**I**l y a bien longtemps, dans un tout petit village, vivaient un très vieil homme et sa femme. Ils n'avaient jamais pu avoir d'enfant et avaient adopté un petit chien qu'ils aimaient tendrement. Celui-ci, reconnaissant et fidèle, ne s'éloignait jamais d'eux et les suivait partout où ils allaient, qu'ils travaillent dans leur jardin ou dans leur petit champ à la sortie du village.

Un jour que le vieux travaillait dans son potager, il remarqua que le chien flairait et grattait en un certain endroit du gazon, sous un vieux pin.

Aussitôt, il cessa de piocher pour l'observer. Le chien s'élança alors vers lui en aboyant de toutes ses forces, **rebroussa chemin\*** tout aussi vite, et reprit son manège avec encore plus d'**ardeur\***. Il s'agitait tellement que le

vieil homme prit sa pioche et s'approcha du chien, qui se mit à **japper\*** de plus belle. Le vieux donna quelques coups de pioche. Au bout d'un moment, il entendit un son clair, et vit un coffre doré. Il l'ouvrit, et découvrit un trésor composé de pièces d'or. Il appela sa femme, qui l'aida à dégager le coffre, et tous deux l'emportèrent à la maison. En un instant, grâce à leur petit chien, les deux vieux étaient devenus riches. Pour remercier l'animal, ils le traitèrent comme un prince, lui donnant **les mets\*** les plus délicieux et **la couche\*** la plus moelleuse qui fût.

**M**ais les nouvelles se propagent vite et, dans le petit village, l'histoire de la découverte du trésor se répandit comme une traînée de poudre. Un voisin bonheur des vieux et à leur fortune. Persuadé que le petit chien avait un don pour découvrir les trésors enfouis, il se rendit chez ses voisins afin qu'ils lui prêtent leur animal pour quelques jours.

« Nous aimons tellement notre chien que nous ne saurions nous séparer de lui, pas même une heure » lui dit le vieillard. Mais **l'envieux\*** ne se lassa pas. Chaque jour, il revenait avec la même demande, et comme les deux

vieux étaient bons et qu'ils ne pouvaient refuser quoi que ce fût à un homme, ils finirent par lui prêter leur chien.

De retour chez lui, le voisin mena l'animal dans son jardin. Aussitôt, il s'arrêta, flaira le sol et se mit à gratter. Le voisin accourut, suivi de sa femme, qui portait une pioche. Ils creusèrent la terre, et trouvèrent un grand tas d'ordures puantes et de vieux os. L'homme fut rempli d'une

violente colère. Il leva sa pioche avec rage et tua le petit chien. Le méchant homme courut en **geignant\*** chez ses bons voisins, et d'une petite voix leur dit : « Quel malheur ! Votre petit chien est mort brusquement en arrivant dans mon jardin. Personne ne sait comment cela est arrivé. Je n'en suis pas responsable, et je vous en ai porté la nouvelle aussitôt, pour que vous puissiez l'ensevelir. »

Avec beaucoup de tristesse, les deux vieux emmenèrent leur petit chien à l'endroit où il avait trouvé le trésor, et l'enterrèrent sous le vieux pin. Ils pleurèrent, car, **dorénavant\***, ils n'avaient plus personne à aimer qu'eux-mêmes.

Cependant, une nuit, alors que le vieillard dormait, son chien lui apparut en rêve et lui dit : « Coupe l'arbre sous lequel je suis enseveli, et fais-en **un mortier à riz\***. Cela te consolera. »

**D**ès son réveil, le vieillard raconta son rêve à sa femme. Celle-ci lui conseilla de suivre **les instructions\*** du chien. Il avait toujours été gentil avec eux, et son message ne pouvait être qu'**un bon présage\***. Le vieux coupa l'arbre, et fit de son tronc un grand et beau mortier. Le temps de la récolte du riz était arrivé. Le vieillard prit son nouveau mortier et y entassa les grains. Mais au lieu de grains, il en sortit une quantité de pièces d'or brillantes. Les deux vieux se réjouirent de tout leur coeur.

**M**ais les nouvelles se propagent vite et, dans le petit village, l'histoire du mortier se répandit comme une traînée de poudre. Le voisin envieux en perdit le sommeil de jalousie. Il pensait sans cesse au bonheur des vieux et à leur fortune. Il retourna chez ses voisins et leur demanda de lui prêter leur mortier à riz. « Nous aimons tellement notre mortier que nous ne saurions nous séparer de lui, pas même une heure », lui dit le vieillard.

Mais l'envieux ne se lassa pas. Chaque jour, il revenait avec la même demande, et comme les deux vieux étaient bons et qu'ils ne pouvaient refuser quoi que ce fût à un homme, ils finirent par lui prêter leur mortier.

De retour chez lui, le voisin se mit vite à éplucher des grains de riz. Aidé de sa femme, il en amena des **ballots\*** entiers, car il comptait bien faire une riche récolte de pièces d'or. Mais, cette fois encore, son avidité fut durement châtiée. Au lieu de pièces d'or, il ne sortit des grains que d'affreuses ordures puantes et de vieux os. L'homme fut rempli d'une

violente colère. Il prit un marteau et, avec rage, brisa le mortier en petits morceaux, qu'il brûla.

Le méchant homme courut en geignant chez ses voisins et d'une petite voix leur dit : « Quel malheur ! Votre mortier s'est mis à flamber sans raison. Personne ne sait comment cela est arrivé. Je n'en suis pas responsable, et je vous en ai porté la nouvelle aussitôt, pour que vous ne l'attendiez pas en retour. »

Les bons vieux furent naturellement très **peinés\*** en apprenant ce qui était arrivé. Ils allèrent se coucher avec beaucoup de tristesse dans le coeur. Mais une fois encore, le vieil homme vit son chien en rêve. Celui-ci le consola et lui dit d'aller chez son voisin et de lui prendre les cendres du mortier brûlé, de les emporter sur la grand-route et, lorsque le roi passerait, de grimper sur les cerisiers encore **dénudés\*** et d'y répandre les cendres. Au passage du **cortège royal** ,\* les cerisiers fleuriraient aussitôt, dans toute leur **splendeur\***.

**L**e matin suivant, le vieillard alla chez son voisin et emporta les cendres de son mortier. Et suivant les conseils du chien, il les mit dans un sac et s'en alla sur la grand-route, là où les cerisiers étaient encore nus, car ce n'était pas la saison où les arbres se parent de leur robe de fleurs multicolores et odorantes.

À peine arrivé, il vit venir sur la route le roi et toute sa suite. Il grimpa bien

vite sur un cerisier, et au lieu de se jeter face contre terre comme le

faisaient tous les sujets en signe de respect, il resta perché sur son arbre. Le roi, lorsqu'il l'aperçut, ordonna à ses soldats de saisir le vieux et de le **châtier\***. Mais le vieillard, sans se laisser intimider, prit les fines cendres de son sac et les répandit sur les arbres des alentours. Aussitôt tout fleurit, et l'air s'emplit d'un parfum **enivrant\***. Le roi en fut si charmé et intrigué qu'il offrit de riches **présents\*** au vieillard, et le fit venir dans son château pour l'honorer.

**M**ais les nouvelles se propagent vite et, dans le petit village, l'histoire des cendres du mortier se répandit comme une traînée de poudre. Le voisin envieux en perdit le sommeil de jalousie. Il pensait sans cesse au bonheur des vieux et à leur fortune. Il ramassa les cendres du mortier qui restaient encore dans la cheminée, et se mit en route pour faire fleurir lui aussi les cerisiers en l'honneur du roi, puisque le vieillard en avait été tellement récompensé.

À peine arrivé, il vit venir sur la route le roi et toute sa suite. Il grimpa bien

vite sur un cerisier, et au lieu de se jeter face contre terre comme le

faisaient tous les sujets en signe de respect, il resta perché sur son arbre. Le roi, lorsqu'il l'aperçut, ordonna à ses soldats de se saisir du voisin envieux afin de le châtier. Celui-ci prit par poignées les fines cendres de son sac et les répandit sur les arbres des alentours. Aussitôt d'affreuses ordures puantes et de vieux os volèrent jusqu'au visage du roi et des hommes de sa suite en salissant leurs vêtements. Les gardes attrapèrent le méchant homme et le rouèrent de coups. Ils le ligotèrent et le jetèrent en prison, où il resta de longues années. Quant aux deux vieux, ils n'oublièrent jamais leur cher petit chien. Ils vécurent cependant heureux jusqu'à la fin de leur

vie.

**Rebrousser chemin** *: Faire demi-tour, revenir en arrière.*

**Ardeur :** *Force*

**Japper** *: Aboyer*

**Mets** *: Plats*

**La couche** *: Le lit.*

**Envieux** *: Jaloux.*

**En geignant** *: En pleurnichant*

**Dorénavant** *: A partir de maintenant.*

**Mortier** *: Récipient dans lequel on écrase des graines.*

**Instructions** *: Conseils*

**Bon présage:** *Bon signe.*

**Ballots :** *Gros paquets.*

**Peinés** *: Tristes*

**Dénudé :** *Qui n'a pas de feuille (pour un arbre).*

**Cortège royal :** *Le roi et tout son groupe qui avance.*

**Splendeur** *: Grande beauté.*

**Châtier** *: punir.*

**Un parfum enivrant** *: un parfum très fort et très agréable*

**Présents :** *Cadeaux*

Le choulame

**U**n jour, en Mongolie, un jeune homme partit un jour de chez lui parcourir le vaste monde afin d'apprendre la vraie vie. Avant qu'il s'en aille, sa mère l'avertit : « Ne prends pas, mon fils, des chemins interdits ! Si tu vois un sac noué, ne le dénoue pas ! Et si tu te trouves en danger, pense à moi ! »

Le fils promit de se souvenir de toutes ces **recommandations\***, mais à peine fut-il sorti de **la yourte\*** qu'il oublia les conseils **maternels\***.

Il voyagea un jour, puis un autre, et il arriva à un chemin où deux os croisés **gisaient\*** sur le sol. On ne s'engage pas sur de tels chemins ! Mais le jeune homme n'eut pas envie de faire demi-tour.

« J'ai tant de force dans mes deux bras que je n'ai rien à craindre », se

dit-il. Il prit donc le chemin interdit et vit soudain devant lui un sac fermé par trois noeuds. « Que peut-il bien contenir ? » se demanda-t-il alors. Curieux, il dénoua les trois noeuds. À cet instant précis jaillit du sac un Choulame, un monstre **hirsute\***, pourvu de **tentacules\***, avec une bouche énorme et de grandes dents aiguisées.

« Je te remercie de m'avoir délivré ! cria le Choulame. »

— **C**omment t'es-tu retrouvé dans ce sac ? demanda le jeune homme.

— J'emportais **le bétail\*** du village, répondit le choulame, et les habitants m'ont attrapé avec **un lasso\***. Maintenant que je suis libre, je vais pouvoir me venger. Mais je vais d'abord te manger afin de reprendre des forces !

— Est-ce ainsi que tu me témoignes **ta reconnaissance\*** ? se lamenta le jeune homme.

— Nous autres, les choulames, ignorons ce qu'est la **gratitude\***,

rétorqua le monstre. Nous ne connaissons que la faim et la vengeance.

— Oh, maman ! Si seulement je t'avais écoutée ! » se dit tout bas le jeune homme.

Soudain, comme s'il l'avait appelée, sa mère apparut.

Celle-ci s'inclina profondément devant le monstre et dit : « Il est bien clair, noble sire, que vous avez tout à fait le droit de manger mon fils qui vient de vous délivrer. Mais je ne peux pas croire qu'un être aussi grand que vous ait pu entrer dans ce sac…

— Tu ne me crois pas ? Alors, regarde bien ! » dit le Choulame. Et il sauta dans le sac. Seule sa tête dépassait à présent.

« Non, je ne peux pas vous croire. Je vois toujours votre tête »,

répondit la femme. Le Choulame entra la tête dans le sac et, aussitôt, la mère le referma et fit trois noeuds.

Le monstre tenta de se libérer, mais en vain.

« Tu vois, mon fils, si je ne veillais pas sur toi et si je n'avais pas entendu ton appel, tu serais déjà mort. Pourquoi ne m'as-tu pas écoutée ? »

Et le jeune homme de promettre à sa mère de toujours suivre ses recommandations.

— **Une recommandation :** *un conseil*

— **Une yourte :** *grande tente dans laquelle vivent certains Mongols*

— **Maternel :** *qui vient de la mère.*

— **Giser** *: être étendu sur le sol.*

— **Hirsute :** *avec de longs poils dressés sur la tête.*

— **Tentacules :** *sorte de trompe qui peut servir de bras à certains animaux.*

— **Bétail :** *Animaux d'une ferme.*

— **Lasso:** *Corde que l'on lance pour attraper les animaux.*

— **Reconnaissance :** *Fait de remercier quelqu'un.*

— **Gratitude :** *Attitude qui permet de remercier quelqu'un.*

L'histoire du moustique

Il était une fois, dans une région lointaine du Viêt Nam, un jeune paysan, brave et généreux, prénommé Ngoc Tâm. Il avait une femme très belle et très élégante. Contrairement à son mari, qui était **économe\*** et **laborieux\***, elle était paresseuse et adorait le **luxe\***.

Malgré cela, Ngoc Tâm aimait son épouse et lui pardonnait tout.

**M**alheureusement, cette union ne fut que de courte durée, car la jeune femme mourut brutalement un beau matin. Désespéré, Ngoc Tâm ne voulut pas se séparer du corps de son épouse et s'opposa à son enterrement.

**A**près avoir vendu ses biens, il s'embarqua avec le cercueil dans un petit bateau à voile, un sampan, et erra au gré du courant, n'ayant en tête aucune destination précise.

**U**n jour, son sampan l'amena au pied d'une colline verdoyante et parfumée. Descendu à terre, il découvrit un paysage d'une grande beauté avec des fleurs rares et des arbres chargés de fruits variés. Il rencontra soudain un vieillard à la **barbiche\*** et aux longs cheveux blancs. Il se dégageait du vieil homme une grande **sérénité\*** et une **miséricorde\*** étonnante. Ngoc Tâm comprit qu'il avait devant lui un génie des lieux. Il se jeta à ses pieds, l'implorant de rendre la vie à sa femme.

Pris de pitié, le génie lui dit : « Je vais exaucer tes voeux, car ton amour et ta douleur sont sincères. Mais puisses-tu ne pas le regretter plus tard ! » Puis il demanda au paysan d'ouvrir le cercueil, de se couper le bout du doigt et de laisser tomber trois gouttes de sang sur le corps de la **défunte\***. Aussitôt, celle-ci ouvrit les yeux comme si elle sortait d'un long sommeil. Avant de partir, le génie s'adressa à la femme : « N'oublie pas tes devoirs d'épouse. Pense à l'amour que ton époux te porte et à son dévouement. Soyez heureux tous deux. »

**P**ressé de regagner son foyer, Ngoc Tâm rama jour et nuit. Un soir, il dut accoster pour aller acheter des provisions. Pendant son absence, la grande barque d'un riche marchand vint s'amarrer à côté de la sienne.

**F**rappé par la beauté de la jeune femme, le marchand entra en conversation avec elle, finit par la séduire et par l'emmener avec lui vers une nouvelle destination. À son retour, Ngoc Tâm, furieux, décida de se lancer à la poursuite du riche marchand.

**I**l parvint à retrouver ce dernier après de longs mois de recherche. Il retrouva également sa femme et lui proposa de le rejoindre. Habituée à la vie luxueuse que lui offrait le marchand, celle-ci refusa. D'un coup, le paysan fut guéri de son amour et dit à sa femme : « Tu es libre de me quitter. Mais tu dois me rendre les trois gouttes de sang que j'ai versées sur ton corps pour te **ranimer\***. »

**H**eureuse de se débarrasser à si bon compte de son stupide mari, elle s'empressa de se piquer le doigt. Mais au moment où le sang commença à couler, elle s'écroula morte.

**T**outefois, elle ne pouvait pas se résigner à quitter définitivement ce monde. Elle y revint transformée en un minuscule insecte poursuivant sans relâche Ngoc Tâm, pour lui voler les trois gouttes de sang qui la ramèneraient à la vie humaine. Elle se transforma en fait en un insecte que l'on appelle « moustique ».

— **Économe :** *Quelqu'un qui ne dépense pas beaucoup d'argent.*

— **Laborieux :** *Travailleur.*

— **Luxe :** *Ce qui est très beau mais très cher et pas indispensable.*

— **Barbiche :** *Petite touffe de poils sur le menton.*

— **Sérénité :** *Calme, tranquillité.*

— **Défunte :** *Personne morte.*

— **Ranimer :** *Faire revenir à la vie*